

## 5. Le couple dépareillé

5.

### Le couple dépareillé

Les récits servent de fondations et de piliers aux sociétés humaines. Au fil de l'histoire, les récits sur les dieux, les nations et les sociétés sont devenus si puissants qu'ils se sont mis à dominer la réalité objective. La croyance au grand dieu Sobek, au mandat du ciel ou à la Bible a permis aux gens de construire le lac Fayoum, la Grande Muraille de Chine et la cathédrale de Chartres. Malheureusement, du fait de la foi aveugle dans ces histoires, les efforts humains ont souvent visé l'accroissement de la gloire d'entités fictives telles que les dieux ou les nations, plutôt que l'amélioration de la vie des êtres sensibles réels.

Cette analyse est-elle encore valable aujourd'hui ? À première vue, il semble que la société moderne soit très différente des royaumes de l'Égypte antique ou de la Chine médiévale. L'essor de la science moderne n'a-t-elle pas changé les règles fondamentales du genre humain ? Ne pourrait-on dire que, malgré l'importance que les mythes traditionnels continuent d'avoir, les systèmes sociaux modernes s'en remettent de plus en plus à des théories scientifiques objectives, comme la théorie de l'évolution, qui n'existaient tout simplement pas dans l'Égypte ancienne ou la Chine médiévale ?

Nous pourrions bien entendu soutenir que les théories scientifiques sont la nouvelle forme des mythes, et que notre foi dans la science ne diffère en rien de la croyance des anciens Égyptiens dans le grand dieu Sobek. Mais cette comparaison ne tient pas. Sobek n'existait que dans l'imagination collective de ses adeptes. Certes, prier Sobek aidait à cimenter le système social égyptien, ce qui permettait ainsi aux citoyens de construire des barrages et des canaux pour empêcher crues et sécheresses. Toutefois, ce n'étaient pas les prières elles-mêmes qui élevaient ou abaissaient le moins du monde le niveau des eaux du Nil. À l'opposé, les théories scientifiques ne sont pas uniquement un moyen de rassembler les gens. On dit souvent que Dieu aide ceux qui s'aident. C'est une manière détournée de dire que Dieu n'existe pas, mais que si notre croyance en lui nous pousse à faire quelque chose nous-mêmes, ça aide. Les antibiotiques, à la différence de Dieu, aident même ceux qui ne s'aident pas. Que vous y croyiez ou non, ils soignent les infections.

Aussi le monde moderne est-il très différent du monde prémoderne. Malgré des efforts millénaires, les pharaons égyptiens et les empereurs chinois ne purent venir à bout de la famine, des épidémies et de la guerre. Il a suffi de quelques siècles aux sociétés modernes pour y parvenir. N'est-ce pas le fruit de l'abandon des mythes intersubjectifs en faveur d'une connaissance scientifique objective ? Et ne pouvons-nous pas espérer que ce processus s'accélère dans les prochaines décennies ? Si la technologie nous permet d'améliorer les humains, de venir à bout de la vieillesse et de trouver la clé du bonheur, les gens ne se soucieront-ils pas moins des dieux fictifs, des nations et des sociétés, pour se concentrer plutôt sur le déchiffrement de la réalité physique et biologique ? On pourrait le penser, mais les choses sont en fait bien plus compliquées. La science moderne a certainement changé les règles du jeu : elle n'a pas simplement remplacé les mythes par des faits. Les mythes continuent de dominer l'humanité, et la science ne fait que les renforcer. Loin de détruire la réalité intersubjective, la science permettra à cette dernière de contrôler les réalités objective et subjective plus complètement que jamais. Grâce aux ordinateurs et à la bio-ingénierie, la différence entre fiction et réalité se brouillera, tandis que les gens remodeleront la réalité au gré de leurs fictions favorites. Les prêtres de Sobek imaginaient l'existence de crocodiles divins, tandis que Pharaon rêvait d'immortalité. En réalité, le crocodile sacré était un reptile de marais on ne peut plus ordinaire vêtu de parures dorées et Pharaon était aussi mortel que le plus pauvre des paysans. Après sa mort, son corps était momifié avec des baumes conservateurs et des parfums : il n'en restait pas moins sans vie. À l'opposé, les chercheurs du XXI<sup>e</sup> siècle pourraient bien fabriquer des super-crocodiles et procurer ici-bas la jeunesse éternelle à l'élite humaine.

L'essor de la science rendra donc au moins certains mythes et certaines religions plus puissants que jamais. Si l'on veut comprendre pourquoi, et relever les défis du XXI<sup>e</sup> siècle, il nous faut donc revisiter une des questions les plus épineuses de toutes : quel lien la science moderne entretient-elle avec la religion ? Il semble que l'on ait déjà fait un million de fois le tour de la question. En pratique, cependant, science et religion sont comme un mari et une femme qui, après cinq siècles de suivi conjugal, ne se connaissent toujours pas. Il continue de rêver de Cendrillon, elle ne cesse de se languir du prince charmant tandis qu'ils se disputent pour savoir à qui le tour de descendre la poubelle.

## GERMES ET DÉMONS

La plupart des malentendus concernant la science et la religion tiennent à des définitions de la religion qui laissent à désirer. Trop souvent, on confond la religion avec la superstition, la spiritualité, la croyance en des forces surnaturelles ou la croyance aux dieux. La religion n'est rien de tout cela. On ne saurait l'assimiler à la superstition, parce que la plupart des gens ne voudront probablement pas qualifier de « superstitions » leurs croyances les plus chères. Nous croyons toujours à « la vérité » ; les superstitions, ce sont les croyances des autres.

De même, peu de gens ont foi dans des forces surnaturelles. Pour ceux qui croient aux démons, aux esprits et aux fées, ce ne sont pas des êtres surnaturels. Ils font partie intégrante de la nature, de même que les porcs-épics, les scorpions et les germes. Les physiiciens modernes attribuent la maladie à des germes invisibles ; les prêtres vaudous, à des esprits invisibles. Il n'y a là rien de surnaturel : si vous mettez un esprit en colère, il entre dans votre corps et vous fait souffrir. Que pourrait-on imaginer de plus naturel ? Seuls ceux qui ne croient pas aux esprits les prétendent en dehors de l'ordre naturel des choses.

Assimiler la religion à la foi en des forces surnaturelles implique que tous les phénomènes naturels connus peuvent être compris sans l'aide de la religion, qui n'est qu'une option. Vous avez une compréhension parfaite de toute la nature : libre à vous maintenant d'y ajouter ou non un dogme religieux « surnaturel ». La plupart des religions prétendent toutefois qu'on ne saurait comprendre le monde sans elles. Jamais on ne comprendra la vraie raison de la maladie, de la sécheresse ou des tremblements de terre sans tenir compte de leur dogme.

Définir la religion comme la « croyance aux dieux » est aussi problématique. Nous avons tendance à dire qu'un chrétien dévot est religieux parce qu'il croit en Dieu, tandis qu'un fervent communiste ne l'est pas, parce que le communisme n'a pas de dieu. Or la religion est une création des hommes, non des dieux, et elle se définit par sa fonction sociale plutôt que par l'existence de déités. La religion est un récit qui englobe tout, conférant une légitimité surhumaine aux lois, normes et valeurs humaines. Elle légitime les structures sociales humaines en affirmant qu'elles reflètent des lois surhumaines.

Nous autres, humains, affirme la religion, sommes soumis à un système de lois morales que nous n'avons pas inventées et que nous ne saurions modifier. Un Juif pieux dirait que c'est le système de lois morales créées par Dieu et révélées dans la Bible. Un Hindou, que Brahma, Vishnou et Shiva ont créé les lois, que les Védas ont révélées aux hommes. D'autres religions, du bouddhisme et du taoïsme au communisme, au nazisme et au libéralisme, soutiennent que ces lois prétendument surhumaines sont des lois naturelles, et non l'invention de tel ou tel dieu. Bien entendu, chacun croit à un ensemble de lois naturelles différent, découvertes et révélées par des devins et des prophètes différents, du Bouddha et de Lao Tseu à Marx et Hitler.

« Papa, pourquoi il ne faut pas manger de porc ? » demande un petit Juif à son père. D'un air songeur, le père caresse sa longue barbe frisée et répond : « Eh bien, Yankele, ainsi va le monde. Tu es jeune et tu ne comprends pas encore, mais si nous mangeons du porc, Dieu nous châtiara et ça finira mal pour nous. L'idée n'est pas de moi. Ce n'est même pas une idée du rabbin. Si le rabbin avait créé le monde, peut-être aurait-il créé un monde où le cochon serait parfaitement kasher. Mais ce n'est pas lui qui a créé le monde, c'est Dieu. Et Dieu a dit, je ne sais pourquoi, que nous ne devons pas manger de porc. Donc on n'y touche pas. Pigé ? »

En 1943, un petit Allemand demande à son père, officier des SS : « Papa, pourquoi on tue les Juifs ? » Le père, qui enfile ses bottes de cuir luisantes, explique : « Eh bien, Fritz, ainsi va le monde. Tu es jeune et tu ne comprends pas encore, mais si nous laissons les Juifs vivre, ils causeront la dégénérescence et l'extinction de l'humanité. L'idée n'est pas de moi. Ce n'est même pas l'idée du Führer. Si Hitler avait créé le monde, peut-être aurait-il créé un monde où les lois de la sélection naturelle ne s'appliqueraient pas, où Juifs et Aryens pourraient vivre tous ensemble dans une parfaite harmonie. Mais ce n'est pas Hitler qui a créé le monde. Il est juste parvenu à déchiffrer les lois de la nature puis nous a appris à vivre en conformité avec elles. Désobéissons à ces lois, et ça tournera mal pour nous. Ist das klar ?! »

En 2016, un petit Britannique interroge son père, parlementaire libéral : « Papa, pourquoi il faut se préoccuper des droits de l'homme des musulmans au Moyen-Orient ? » Le père pose sa tasse de thé, réfléchit un instant puis répond : « Eh bien, Duncan, ainsi va le monde. Tu es jeune et tu ne comprends pas encore, mais tous les humains, même les musulmans du Moyen-Orient, ont la même nature et jouissent donc des mêmes droits naturels. Ce n'est pas une idée qui vient de moi ni même une décision du parlement. Si le parlement avait créé le monde, les droits de l'homme universels auraient bien pu être enterrés dans quelque sous-commission avec tous les trucs de la physique quantique. Mais ce n'est pas le parlement qui a créé le monde, il essaie juste d'en dégager le sens, et nous devons respecter les droits naturels, même ceux des musulmans du Moyen-Orient, sans quoi ce sont nos droits qui seront bientôt violés, et ça tournera mal pour nous. Allez zou ! »

Libéraux, communistes et adeptes d'autres credo modernes n'aiment pas présenter leur système comme une « religion », parce que pour eux elle équivaut aux superstitions et aux forces surnaturelles. Dites aux communistes ou aux libéraux qu'ils sont religieux, ils penseront que vous les accusez de croire aveuglément en des chimères dénuées de fondement. En fait, cela veut simplement dire qu'ils croient en un système de lois morales qui n'a pas été inventé par les hommes, mais auquel ceux-ci doivent néanmoins obéir. A priori, toutes les sociétés humaines y croient. Toute société dit à ses membres qu'ils doivent obéir à une loi morale surhumaine, et que la bafouer conduira à la catastrophe.

Les religions diffèrent bien entendu par les détails de leurs récits, leurs commandements concrets, mais aussi par les récompenses et châtements qu'elles promettent. Dans l'Europe médiévale, l'Église catholique affirmait que Dieu n'aime pas les riches. « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au royaume des Cieux », disait Jésus. Pour les aider, l'Église encourageait les riches à faire l'aumône, menaçant les avarés des feux de l'enfer. Le communisme moderne n'aime pas non plus les riches, mais il les menace de la lutte des classes ici et maintenant plutôt que des flammes éternelles.

Les lois communistes de l'histoire sont semblables aux commandements du Dieu chrétien, dans la mesure où ce sont des forces surhumaines que les hommes ne sauraient changer à leur guise. Les êtres humains peuvent décider demain d'annuler la règle du hors-jeu au football, parce que c'est eux qui l'ont inventée et qu'ils sont libres de la modifier. En revanche, du moins selon Marx, ils ne sauraient changer les lois de l'histoire. Peu importe ce que peuvent faire les capitalistes, tant qu'ils continueront d'amasser des propriétés privées, ils seront voués à créer des conflits de classes et à être vaincus par la montée du prolétariat.

Un communiste objecterait que communisme et christianisme n'en sont pas moins très différents, parce que le communisme a raison tandis que le christianisme a tort. La lutte des classes est bel et bien inhérente au système capitaliste, mais les riches ne souffrent pas des supplices éternels de l'enfer après la mort. Même si c'est exact, pourtant, cela ne signifie pas que le communisme ne soit pas une religion. Cela veut dire plutôt qu'il est l'unique religion vraie. Les fidèles de chaque religion sont convaincus que seule la leur est vraie. Peut-être les fidèles d'une religion ont-ils raison.

SI TU RENCONTRES LE BOUDDHA

L'idée que la religion est un outil de préservation de l'ordre social et d'organisation de la coopération à grande échelle peut contrarier ceux qui la

considèrent avant tout comme un chemin spirituel. Toutefois, de même que l'écart entre religion et science est plus ténu que nous le pensons ordinairement, l'écart entre religion et spiritualité est bien plus large. La religion est un deal, la spiritualité un voyage.

La religion donne une description complète du monde et nous offre un contrat bien défini aux objectifs prédéterminés. « Dieu existe. Il nous a demandé de nous conduire de certaines façons. Si vous obéissez à Dieu, vous serez accueilli au ciel. Désobéissez, et vous brûlerez en enfer. » La clarté même de ce deal permet à la société de définir des normes et des valeurs communes qui règlent le comportement des hommes.

Les voyages spirituels n'ont rien à voir avec cela. Ils entraînent habituellement les gens par des voies mystérieuses vers des destinations inconnues. La quête s'ouvre par une grande question du style : qui suis-je ? Quel est le sens de la vie ? Qu'est-ce qui est bien ? Alors que la plupart des gens se contentent d'accepter les réponses toutes faites des pouvoirs en place, les personnes en quête de spiritualité ne sont pas aussi facilement satisfaites. Elles sont décidées à suivre la grande question où qu'elle les mène, et pas simplement aux endroits qu'elles connaissent bien ou souhaitent visiter. Ainsi, pour la plupart des gens, les études universitaires sont un deal, une sorte de marché, plutôt qu'un voyage spirituel, parce qu'elles nous mènent à un objectif prédéterminé avec l'aval des aînés, des pouvoirs publics et des banques. « Je vais faire trois ans d'études, passer les examens, décrocher ma licence et trouver un emploi bien payé. » Vos études pourraient se transformer en voyage spirituel si les grandes questions que vous rencontrez en chemin vous détournent vers des destinations imprévues, dont vous n'aviez guère idée au départ. Par exemple, une étudiante peut se tourner vers l'économie pour décrocher une place à Wall Street. Mais si ce qu'elle apprend finit par la conduire dans un ashram hindou ou la pousse à aider les malades du sida au Zimbabwe, on peut alors parler de voyage spirituel.

Mais pourquoi ce qualificatif de « spirituel » ? C'est un héritage des anciennes religions dualistes qui croyaient à l'existence de deux dieux, l'un bon, l'autre mauvais. Suivant le dualisme, le dieu bon a créé des âmes pures et éternelles qui vivaient dans le monde merveilleux de l'esprit. À l'opposé, le mauvais démiurge - parfois nommé Satan - a créé un autre monde : celui de la matière. Satan ne savait pas comment pérenniser sa création ; dans le monde de la matière, donc, tout pourrit et se désintègre. Pour insuffler la vie à sa création défaillante, Satan a tenté les âmes du monde pur de l'esprit avant de les enfermer dans des corps matériels. Tel est l'homme : une bonne âme spirituelle piégée dans un corps matériel mauvais. Puisque la prison de l'âme - le corps - se décompose et finit par mourir, Satan ne cesse de tenter l'âme par des plaisirs physiques, en premier lieu la nourriture, le sexe et le pouvoir. Quand le corps se désintègre et quand l'âme a l'occasion de s'échapper pour retrouver le monde spirituel, elle est leurrée par sa soif de plaisirs physiques qui lui fait réintégrer un nouveau corps matériel. L'âme transmigre ainsi de corps en corps, gaspillant ses jours en quête de nourriture, de sexe et de pouvoir.

Le dualisme appelle les gens à briser ces chaînes matérielles pour initier le voyage du retour vers le monde spirituel : notre vrai foyer, bien qu'il ne nous soit pas familier. Au cours de cette quête, nous devons rejeter toutes les tentations matérielles et les marchés. Du fait de cet héritage dualiste, est qualifié de « spirituel » tout voyage au cours duquel nous mettons en doute les conventions et les deals du monde ordinaire pour nous aventurer vers une destination inconnue.

Ces voyages spirituels sont foncièrement différents des religions : celles-ci cherchent à cimenter l'ordre temporel, tandis que la spiritualité cherche à y échapper. Souvent, une des obligations les plus importantes du voyageur spirituel consiste à défier les croyances et conventions des religions dominantes. « Si tu rencontres le Bouddha en chemin, tue-le », dit-on dans le bouddhisme zen. Autrement dit, si, dans ton cheminement spirituel, tu rencontres les idées rigides et les lois figées du bouddhisme institutionnalisé, tu dois aussi t'en libérer.

Pour les religions, la spiritualité est une dangereuse menace. Les religions s'efforcent typiquement de brider la quête spirituelle de leurs fidèles. Nombre de systèmes religieux ont été défiés non pas par des profanes avides de

nourriture, de sexe et de pouvoir, mais par des personnes en quête de vérité spirituelle qui attendaient davantage que des platitudes. La révolte protestante contre l'autorité de l'Église catholique n'a pas été déclenchée par des athées hédonistes, mais par un moine pieux et ascétique : Martin Luther réclamait des réponses aux questions existentielles de la vie et refusait de s'en tenir aux rites, rituels et marchés qu'offrait l'Église.

Au temps de Luther, l'Église promettait de fait à ses fidèles des marchés très alléchants. Si vous péchiez, et que vous redoutiez la damnation éternelle dans l'au-delà, il vous suffisait d'ouvrir votre bourse et d'acheter une indulgence. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, l'Église employait des « vendeurs ambulants de salut » professionnels qui sillonnaient les villes et villages de l'Europe pour vendre des indulgences à tarif fixe. Un visa pour le paradis ? Dix pièces d'or. Vous souhaitez que feu papi Heinz et mamie Gertrud vous y rejoignent ? Pas de problème, mais il vous en coûtera trente pièces. Le plus célèbre de ces colporteurs, le dominicain Johannes Tetzel, aurait dit qu'à l'instant où la pièce tinte au fond du coffre, l'âme s'envole du purgatoire vers le ciel(1). Plus Luther y réfléchit, plus il en vint à douter de ce marché et de l'Église qui le proposait. On ne saurait acheter son salut. Il était impossible que le pape ait l'autorité pour pardonner les péchés et ouvrir les portes du ciel. Le 31 octobre 1517, suivant la tradition protestante, Luther se rendit à l'église de la Toussaint, à Wittenberg, muni d'un long document, d'un marteau et de quelques clous. Le document était une liste de quatre-vingt-quinze thèses dirigées contre les pratiques religieuses contemporaines, notamment contre la vente d'indulgences. Luther la cloua à la porte de l'église, ce qui eut pour effet de déclencher la Réforme qui appelait chaque chrétien soucieux de son salut à se rebeller contre l'autorité du pape et à rechercher d'autres voies d'accès au ciel.

25. Le pape vendant des indulgences (tiré d'un pamphlet protestant) (2). Dans une perspective historique, le voyage spirituel est toujours tragique, car c'est une voie solitaire, réservée aux individus plutôt qu'à des sociétés entières. La coopération humaine exige des réponses fermes plutôt que de simples questions, et ceux qui fulminent contre des structures religieuses abrutissantes finissent souvent par en forger de nouvelles à la place. Tel a été le sort des dualistes, dont les voyages spirituels sont devenus des establishments religieux. Tel fut aussi le destin de Martin Luther qui, après avoir défié les lois, institutions et rituels de l'Église catholique, s'est retrouvé à écrire de nouveaux livres de lois, fonder de nouvelles institutions et inventer de nouvelles cérémonies. Idem pour le Bouddha et Jésus. Dans leur quête intransigeante de la vérité, ils subvertirent les lois, les rituels et les structures de l'hindouisme et du judaïsme traditionnels. Mais, finalement, plus de lois, de rituels et de structures furent créés en leur nom qu'au nom de toute autre personne dans l'histoire.

## CONTREFAIRE DIEU

Maintenant que nous sommes parvenus à une meilleure compréhension de la religion, nous pouvons de nouveau examiner la relation entre religion et science. Deux interprétations extrêmes de leur relation existent. Selon les uns, la science et la religion sont des ennemis jurés, et l'histoire moderne a été marquée par le combat à mort du savoir scientifique contre la superstition religieuse. Avec le temps, la lumière de la science a dissipé les ténèbres de la religion, et le monde est devenu de plus en plus séculier, rationnel et prospère. Toutefois, bien que certaines découvertes scientifiques aient assurément miné certains des dogmes religieux, cela n'a rien d'inévitable. Par exemple, suivant le dogme musulman, l'islam a été fondé par le prophète Mahomet en Arabie au VII<sup>e</sup> siècle : il ne manque pas d'éléments scientifiques pour le confirmer.

La science a en outre toujours besoin d'aide religieuse pour créer des institutions humaines viables. Les chercheurs étudient comment le monde fonctionne, mais il n'y a pas de méthode scientifique pour déterminer comment les êtres humains devraient se comporter. La science nous explique que les hommes ne peuvent survivre sans oxygène. Pour autant, est-il acceptable

d'exécuter les criminels par asphyxie ? La science ne sait répondre à cette question. Seules les religions nous fournissent l'aide nécessaire. Aussi tous les projets concrets dans lesquels se lancent les chercheurs reposent-ils sur des intuitions religieuses. Prenez, par exemple, la construction du barrage des Trois-Gorges sur le Yangzi Jiang. Quand, en 1992, le gouvernement chinois décida de construire le barrage, les physiciens étaient en mesure de calculer la pression à laquelle il devrait résister ; les économistes de prévoir son coût probable ; et les ingénieurs électriciens de prédire la quantité d'électricité produite. Les autorités devaient cependant tenir compte de facteurs supplémentaires. La construction du barrage revenait à inonder plus de 600 km<sup>2</sup> comprenant une multitude de villes et de villages, des milliers de sites archéologiques, ainsi que des paysages et des habitats uniques. Plus de un million de personnes furent déplacées, et des centaines d'espèces menacées. Il semble que le barrage ait directement provoqué l'extinction du dauphin d'eau douce chinois. Qu'importe ce que vous pensez personnellement du barrage des Trois-Gorges. Il est clair que sa construction posait un problème éthique et non purement scientifique. Aucune expérience de physique, aucun modèle économique ni aucune équation mathématique ne sauraient déterminer si produire des milliers de mégawatts et engranger des milliards de yuans vaut mieux que sauver une pagode ancienne ou le dauphin d'eau douce. La Chine ne saurait donc, pour fonctionner, s'en remettre aux seules théories scientifiques. Elle a aussi besoin de religion ou d'idéologie.

Pour d'autres, qui sautent à l'extrême inverse, la science et la religion sont des domaines totalement séparés. La science étudie les faits, la religion parle de valeurs et jamais les deux ne se rejoindront. La religion n'a pas son mot à dire sur les faits scientifiques, et la science devrait se taire quand il est question des convictions religieuses. Si le pape croit que la vie humaine est sacrée, et que l'avortement est un péché, les biologistes ne peuvent ni prouver ni infirmer cette allégation. À titre privé, chaque biologiste est libre d'en débattre avec le pape. En tant qu'homme de science, il ne saurait entrer dans la mêlée.

Si cette approche peut sembler raisonnable, elle se méprend totalement sur ce qu'est la religion. Bien que la science ne traite effectivement que des faits, la religion ne se borne jamais à délivrer des jugements éthiques. Elle ne saurait être en quelque façon un guide pratique à moins qu'elle n'avance aussi des propositions factuelles ; dans ce cas, elle risque de se heurter à la science. Les éléments les plus importants de maints dogmes religieux ne sont pas leurs principes éthiques, mais des énoncés factuels, du type « Dieu existe », « l'âme est punie de ses péchés dans l'au-delà », « la Bible a été écrite par Dieu plutôt que par des hommes », « le pape est infallible ». Ce sont là des affirmations factuelles. Un grand nombre des débats religieux les plus enflammés, comme nombre de conflits entre science et religion, impliquent des énoncés factuels de cette nature plutôt que des jugements éthiques.

Prenez l'avortement, par exemple. Les chrétiens fervents y sont souvent hostiles, alors que maints esprits libéraux l'approuvent. La principale pomme de discorde est moins éthique que factuelle. Pour les deux parties, la vie humaine est sacrée, et le meurtre un crime abominable. C'est sur les faits biologiques qu'elles divergent : la vie humaine commence-t-elle au moment de la conception, à celui de la naissance ou quelque part entre les deux ? De fait, selon certaines cultures, la vie ne commence pas même à la naissance. Selon les !Kung du désert du Kalahari et divers groupes inuits de l'Arctique, la vie commence uniquement quand le bébé a reçu un nom. Quand un enfant naît, la famille attend quelque temps avant de lui en attribuer un. Si elle décide de ne pas garder le bébé (soit qu'il souffre d'une difformité, soit parce qu'elle connaît des difficultés économiques), elle le tue. Tant qu'elle le fait avant de lui avoir donné un nom, ce n'est pas considéré comme un meurtre(3). Les membres de ces cultures conviendraient sans doute avec les libéraux et les chrétiens que la vie humaine est sacrée, et que le meurtre est un crime terrible, tout en approuvant l'infanticide.

Quand elles se vendent, les religions ont tendance à souligner leurs belles valeurs. Mais Dieu se cache souvent dans les clauses en petits caractères des énoncés factuels. La religion catholique se présente comme la religion de l'amour universel et de la compassion. Merveilleux ! Comment objecter à cela ? Mais alors, pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas catholiques ? Parce que,

quand vous lisez les notices en petits caractères, vous découvrez que le catholicisme exige aussi une obéissance aveugle à un pape « qui ne commet jamais d'erreurs », même quand il ordonne aux fidèles de partir en croisade ou de brûler les hérétiques sur le bûcher. Ces consignes pratiques ne découlent pas uniquement de jugements éthiques. Elles résultent plutôt de la réunion des jugements éthiques et des énoncés factuels.

Quand nous quittons les hautes sphères de la philosophie pour observer les réalités historiques, nous découvrons que les récits religieux comportent presque toujours trois parties :

1. Des jugements éthiques, comme « la vie humaine est sacrée ».
2. Des énoncés factuels, comme « la vie humaine commence à l'instant de la conception ».
3. Une combinaison de jugements éthiques et d'énoncés factuels, qui se traduisent par des directives pratiques du genre « il ne faut jamais autoriser l'avortement, pas même un jour après la conception ».

Il est impossible à la science de réfuter ou de corroborer les jugements éthiques que portent les religions. En revanche, les hommes de science ont beaucoup à dire sur les énoncés factuels religieux. Les biologistes sont plus qualifiés que les prêtres pour répondre à des questions factuelles du type : « Les fœtus humains ont-ils un système nerveux une semaine après la conception ? Ressentent-ils la douleur ? »

Pour clarifier les choses, examinons en profondeur un exemple historique dont il est rarement question dans la publicité religieuse, mais qui a eu un immense impact politique et social en son temps. Dans l'Europe médiévale, les papes jouissaient d'une très large autorité politique. Chaque fois qu'un conflit éclatait quelque part en Europe, ils revendiquaient l'autorité de trancher. Pour asseoir cette autorité, ils rappelèrent maintes fois aux Européens la Donation de Constantin. Suivant cette histoire, le 30 mars 315, l'empereur Constantin signa un décret officiel accordant au pape Sylvestre Ier et à ses héritiers le contrôle perpétuel de la partie occidentale de l'Empire romain. Les papes conservaient le précieux document dans leurs archives et s'en servirent comme d'un puissant instrument de propagande chaque fois qu'ils se heurtèrent à l'opposition de princes ambitieux, de cités querelleuses ou de paysans rebelles. La population de l'Europe médiévale avait un grand respect pour les décrets de l'Empire antique, et pensait qu'un document avait d'autant plus d'autorité qu'il était plus ancien. Elle était aussi convaincue que les rois et empereurs étaient les représentants de Dieu. Constantin, notamment, était vénéré pour avoir transformé l'Empire romain d'un royaume païen en un empire chrétien. En cas de heurt entre les désirs d'un conseil communal contemporain et un décret du grand Constantin en personne, il était clair, aux yeux des Européens du Moyen Âge, qu'il fallait s'en remettre au document ancien. Dès lors, chaque fois qu'il se heurtait à une opposition politique, le pape brandissait la Donation de Constantin, exigeant l'obéissance. Cela ne marchait pas toujours. Mais la Donation de Constantin était une des pierres angulaires de la propagande papale et de l'ordre politique médiéval.

Quand nous examinons de près la Donation de Constantin, nous constatons que cette histoire se compose de trois parties bien distinctes :

Jugement éthique

Les gens doivent respecter les décrets impériaux antiques plutôt que les opinions populaires contemporaines.

Énoncé factuel

Le 30 mars 315, l'empereur Constantin accorda aux papes la domination de l'Europe.

Directive pratique

Les Européens de 1315 doivent obéir aux commandements du pape.

L'autorité éthique des anciens décrets impériaux est loin d'aller de soi. La

plupart des Européens du XXI<sup>e</sup> siècle pensent que les désirs des citoyens actuels priment sur les diktats de monarques morts depuis longtemps. Toutefois, la science n'a pas droit de cité dans ce débat éthique qu'aucune expérience ni aucune équation ne sauraient trancher. Si un chercheur moderne revenait sept siècles en arrière, il ne pourrait prouver aux Européens du Moyen Âge que les décrets des anciens empereurs n'ont aucune valeur dans les conflits politiques contemporains.

Or l'histoire de la Donation de Constantin ne reposait pas uniquement sur des jugements éthiques. Elle impliquait aussi des énoncés factuels très concrets, que la science est, là, parfaitement qualifiée pour vérifier ou infirmer. En 1440, Lorenzo Valla, prêtre catholique et pionnier de la linguistique, publia une étude scientifique prouvant que la Donation de Constantin était un faux. Il analysa le style et la grammaire du document, ainsi que les divers termes qu'il contenait. Il démontra que le document contenait des mots inconnus du latin du IV<sup>e</sup> siècle, et qu'il avait probablement été fabriqué près de quatre cents ans après la mort de l'empereur. De plus, la date figurant sur le document est « 30 mars, l'année où Constantin fut consul pour la quatrième fois, et Gallicanus consul pour la première fois ». Dans l'Empire romain, deux consuls étaient élus chaque année, et la coutume voulait que l'on date les documents de leurs années de consulat. Malheureusement, le quatrième consulat de Constantin fut en 315, tandis que Gallicanus ne fut élu consul pour la première fois qu'en 317. Si ce document capital avait été composé du temps de Constantin, il n'aurait jamais contenu une erreur aussi flagrante. Comme si Thomas Jefferson et ses collègues avaient daté la Déclaration d'indépendance américaine du « 34 juillet 1776 ». Tous les historiens admettent aujourd'hui que la fausse Donation de Constantin a été fabriquée à la cour du pape au VIII<sup>e</sup> siècle. Alors même que Valla n'a jamais contesté l'autorité morale des décrets impériaux anciens, son analyse scientifique a bel et bien sapé la directive pratique enjoignant aux Européens d'obéir au pape(4).

\*

Le 20 décembre 2013, le parlement ougandais a adopté une loi anti-homosexualité qui criminalise les activités homosexuelles et rend certaines activités passibles de la prison à vie. Cette loi a été inspirée et soutenue par des groupes chrétiens évangéliques, selon lesquels Dieu proscriit l'homosexualité. Ils en voulaient pour preuve le Lévitique 18,22 (« Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme ; c'est une abomination ») et 20,13 (« Si un homme couche avec un homme comme on couche avec une femme, ils ont fait tous deux une chose abominable ; ils seront punis de mort : leur sang retombera sur eux »). Dans les siècles précédents, la même histoire religieuse a justifié les tourments infligés à des millions de gens à travers le monde. On peut la résumer succinctement ainsi :

Jugement éthique

Les hommes doivent obéir aux commandements de Dieu.

Énoncé factuel

Voici trois mille ans, Dieu a ordonné aux hommes d'éviter les activités homosexuelles.

Directive pratique

Les hommes doivent se garder des activités homosexuelles.

Le récit est-il vrai ? Il n'appartient pas aux hommes de science de contester le jugement selon lequel les hommes devraient obéir à Dieu. Libre à vous de le contredire. Vous pouvez croire que les droits de l'homme priment sur l'autorité divine, et que si Dieu nous ordonne de violer ceux-ci, il ne faut pas l'écouter. Reste qu'aucune expérience scientifique ne saurait trancher ce problème.

En revanche, la science a beau coup à dire de l'énoncé factuel suivant lequel, voici trois mille ans, le Créateur de l'univers a ordonné aux membres de l'espèce Homo sapiens de s'abstenir de tout commerce sexuel entre hommes.

Comment savons-nous que cet énoncé est vrai ? L'examen de la littérature concernée fait apparaître que, même si cette proposition est reprise par des

millions de livres et d'articles, comme sur les sites Internet, tous renvoient à la même source : la Bible. En ce cas, demanderait un chercheur, qui a composé la Bible, et quand ? C'est une question factuelle, notez-le bien, non pas une question de valeurs. Pour les Juifs et les chrétiens fervents, le Lévitique, au moins, est un livre que Dieu a dicté à Moïse au Sinaï, dont pas une seule lettre n'a été ajoutée ni retranchée depuis. « Mais, insisterait le chercheur, comment pouvons-nous en être sûrs ? Après tout, le pape soutenait que la Donation de Constantin était l'œuvre de l'empereur lui-même au IVe siècle, alors qu'elle fut fabriquée quatre cents ans plus tard par ses employés. »

Nous pouvons désormais convoquer tout un arsenal de méthodes scientifiques pour déterminer qui a composé la Bible et quand. Voici plus d'un siècle que les chercheurs y travaillent. Si cela vous intéresse, des livres entiers ont été consacrés aux conclusions qu'ils ont tirées. Pour faire court, la plupart des études scientifiques sérieuses admettent que la Bible est un recueil de nombreux textes différents, composés par plusieurs auteurs des siècles après les événements qu'ils prétendent rapporter, et qui n'ont été rassemblés en un seul livre saint que bien après les temps bibliques. Par exemple, alors que le roi David a probablement vécu environ un millier d'années avant notre ère, on admet communément que le Deutéronome a été composé à la cour du roi Josias de Juda autour de l'an 620 avant notre ère, dans le cadre d'une campagne de propagande destinée à renforcer l'autorité de ce dernier. Le Lévitique a été compilé encore plus tardivement, au plus tôt vers 500 avant J.-C.

Quant à l'idée que les anciens Juifs ont préservé soigneusement le texte biblique sans rien ajouter ni rien soustraire, les savants font observer que le judaïsme biblique n'était en rien une religion fondée sur l'écriture. Il s'agissait plutôt d'un culte typique de l'âge de fer, analogue à ceux qu'on trouvait chez nombre de ses voisins du Moyen-Orient. Il n'avait pas de synagogue, de yeshivah ou de rabbi, ni même de Bible. Mais plutôt un temple aux rituels élaborés, dont la plupart impliquaient de sacrifier des animaux à un dieu du ciel jaloux, afin qu'il comble son peuple de pluies saisonnières et de victoires militaires. Son élite religieuse consistait en familles de prêtres, qui devaient tout à leur naissance et rien à leurs qualités intellectuelles. Majoritairement illettrés, la plupart s'occupaient des cérémonies du temple et n'avaient guère de temps pour écrire ou étudier des écritures.

Une élite religieuse rivale se forma progressivement, au cours de la période du Second Temple. Sous l'influence perse et grecque notamment, les savants juifs qui écrivaient et interprétaient les textes gagnèrent en importance. On devait finalement les connaître sous le nom de rabbis, et les textes qu'ils compilèrent reçurent le nom de « Bible ». L'autorité rabbinique reposait sur des compétences intellectuelles individuelles plutôt que sur la naissance. Le heurt entre cette nouvelle élite lettrée et les vieilles familles sacerdotales était inévitable. Par chance pour les rabbis, les Romains incendièrent Jérusalem et son temple en 70 de notre ère, tout en réprimant la grande révolte juive. Une fois le temple en ruines, les familles de prêtres perdirent leur autorité religieuse, la base même de leur pouvoir économique et leur raison d'être. Le judaïsme traditionnel - le judaïsme du Temple, des prêtres et des guerriers - disparut. À sa place émergea un nouveau judaïsme de livres, de rabbis et de savants coupant les cheveux en quatre. Leur fort était l'interprétation. Ils utilisèrent leur talent non seulement pour expliquer comment un Dieu tout-puissant avait permis la destruction de son temple, mais aussi pour combler les fossés béants entre le vieux judaïsme décrit dans les récits bibliques et le judaïsme très différent qu'ils créèrent(5).

Pour autant qu'on le sache, les injonctions du Lévitique contre l'homosexualité ne traduisent donc que les partis pris de quelques prêtres et savants de l'ancienne Jérusalem. S'il n'appartient pas à la science de dire s'il faut obéir aux commandements de Dieu, elle a en revanche beaucoup à dire sur la provenance de la Bible. Si les politiciens ougandais pensent que la force qui a créé l'univers, les galaxies et les trous noirs se met dans tous ses états chaque fois que deux mâles Homo sapiens batifolent, la science peut aider à les détromper de cette idée assez saugrenue.

DOGME SACRÉ

En vérité, il n'est pas toujours facile de séparer les jugements éthiques des

énoncés factuels. Les religions ont obstinément tendance à transformer les jugements éthiques en énoncés factuels, créant ainsi une grave confusion et obscurcissant des débats qui auraient dû être relativement simples. « Dieu a écrit la Bible » est ainsi un énoncé factuel trop souvent transformé en injonction éthique : « Vous devez croire que Dieu a écrit la Bible. » Le simple fait de croire à cet énoncé factuel devient une vertu ; mais en douter, un redoutable péché.

À l'inverse, les jugements éthiques dissimulent souvent des énoncés factuels que ceux qui les formulent ne se donnent pas la peine de mentionner parce qu'ils imaginent les avoir prouvés sans doute possible. Ainsi, le jugement éthique « la vie humaine est sacrée » (que la science ne saurait mettre à l'épreuve) peut enrober un énoncé factuel : « Tout homme possède une âme éternelle » (ce qui prête à débat scientifique). De même, quand les nationalistes américains proclament que « la nation américaine est sacrée », ce jugement apparemment éthique se fonde en fait sur des énoncés factuels tels que « les États-Unis ont été le fer de lance de la plupart des progrès moraux, scientifiques et économiques des tout derniers siècles ». S'il est impossible de soumettre à un examen scientifique l'idée que la nation américaine est sacrée, une fois débarrassé de ce jugement, il est tout à fait possible d'examiner scientifiquement si les États-Unis sont bel et bien responsables d'une part disproportionnée des percées morales, scientifiques et économiques.

Cela a conduit des philosophes comme Sam Harris à soutenir que la science est toujours à même de résoudre des dilemmes éthiques, parce que les valeurs humaines dissimulent toujours en elles des énoncés factuels. Selon Harris, tous les humains partagent une seule valeur suprême : minimiser la souffrance et maximiser le bonheur. Tous les débats éthiques sont donc des discussions factuelles autour de la façon la plus efficace de maximiser le bonheur(6). Les fondamentalistes islamiques veulent aller au ciel pour être heureux ; les libéraux croient qu'une liberté humaine croissante maximise le bonheur, et les nationalistes allemands que tout le monde serait mieux loti si on laissait Berlin diriger la planète. D'après Harris, le différend qui oppose les islamistes, les libéraux et les nationalistes n'est pas éthique, mais factuel, sur la meilleure façon d'atteindre leur objectif commun.

Pourtant, même si Harris est dans le vrai, et que tous les êtres humains chérissent le bonheur, en pratique il serait extrêmement difficile d'utiliser cette intuition pour trancher des conflits éthiques, notamment parce que nous ne possédons ni définition ni mesure scientifique du bonheur. Revenons à l'exemple du barrage des Trois-Gorges. Admettons que le but ultime du projet soit de rendre le monde plus heureux. Comment pouvons-nous affirmer avec certitude que produire de l'électricité bon marché contribue plus au bonheur global que la protection des modes de vie traditionnels ou le sauvetage des rares dauphins d'eau douce ? Tant que nous n'avons pas déchiffré les mystères de la conscience, nous ne pouvons pas mettre au point un étalon universel du bonheur et de la souffrance, et nous ne savons pas comment comparer le bonheur et la souffrance des différents individus, sans même parler des espèces. Combien d'unités de bonheur sont-elles produites quand un milliard de Chinois bénéficient d'une électricité meilleur marché ? Et combien d'unités de malheur quand s'éteint toute une espèce de dauphins ? Mais, d'ailleurs, le bonheur et le malheur sont-ils réellement des entités mathématiques qui s'ajoutent ou se soustraient ? Manger une glace est agréable ; trouver le grand amour l'est encore plus ; croyez-vous qu'en mangeant assez de glace, le plaisir accumulé puisse jamais égaler le ravissement du grand amour ?

En conséquence, bien que la science puisse davantage contribuer aux débats éthiques que nous le pensons ordinairement, il est une ligne qu'on ne peut franchir, du moins pas encore. Sans la houlette de quelque religion que ce soit, il est impossible de maintenir l'ordre social à grande échelle. Même les universités et les laboratoires ont besoin du soutien de la religion. La religion fournit la justification éthique de la recherche scientifique et, en échange, influence l'ordre du jour scientifique et la manière dont sont exploitées les découvertes. On ne saurait donc comprendre l'histoire de la science sans prendre en compte les croyances religieuses. Les chercheurs s'attardent rarement sur ce point, mais la révolution scientifique elle-même a commencé dans une des sociétés les plus dogmatiques, intolérantes et religieuses de l'histoire.

## LA CHASSE AUX SORCIÈRES

Nous associons souvent la science aux valeurs de laïcité et de tolérance. Dès lors, l'Europe de l'aube des Temps modernes est le dernier endroit où l'on aurait attendu une révolution scientifique. L'Europe de Christophe Colomb, de Copernic et de Newton comptait la plus forte concentration de fanatiques religieux au monde, avec le niveau de tolérance le plus faible. Les sommités de la révolution scientifique vivaient dans une société qui chassait les Juifs et les musulmans, brûlait les hérétiques, voyait une sorcière en toute vieille femme qui aimait les chats et, à chaque nouvelle lune, engageait une nouvelle guerre de religion.

Si vous aviez fait le voyage du Caire ou d'Istanbul autour de 1600, vous y auriez trouvé une métropole multiculturelle et tolérante, où sunnites, chiites, orthodoxes, catholiques, arméniens, coptes, Juifs et même, à l'occasion, hindous se côtoyaient dans une relative harmonie. Bien qu'ils eussent leur lot de désagréments et d'émeutes, et que l'Empire ottoman pratiquât une discrimination régulière pour des raisons religieuses, c'était un paradis de liberté en comparaison de l'Europe. Auriez-vous fait voile vers Paris ou Londres à la même époque, vous y auriez trouvé des villes baignant dans l'extrémisme religieux, où seuls pouvaient vivre ceux qui appartenaient à la secte dominante. À Londres, on tuait les catholiques ; à Paris, les protestants ; les Juifs avaient été de longue date expulsés et personne d'un tant soit peu sensé ne rêvait de laisser entrer les musulmans. Et pourtant, la révolution scientifique a commencé à Londres et à Paris plutôt qu'au Caire et à Istanbul.

Il est courant de représenter l'histoire de la modernité comme un combat entre la science et la religion. En théorie, la science et la religion s'intéressent par-dessus tout à la vérité, et comme chacune professe une vérité différente, elles sont vouées à s'affronter. En fait, ni l'une ni l'autre ne se soucient vraiment de la vérité : elles peuvent donc aisément trouver des compromis, coexister et même coopérer.

La religion s'intéresse avant tout à l'ordre. Son but est de créer et de maintenir la structure sociale. Quant à la science, c'est d'abord le pouvoir qui l'intéresse. Par la recherche, elle ambitionne d'acquérir le pouvoir de guérir les maladies, de mener des guerres et de produire des vivres. À titre individuel, hommes de science et prêtres peuvent bien attacher une immense importance à la vérité : en tant qu'institutions collectives, cependant, science et religion font passer l'ordre et le pouvoir avant la vérité. Elles sont donc de bons compagnons de route. La quête inflexible de la vérité est un voyage spirituel, qui peut rarement demeurer dans les limites des establishments religieux ou scientifique.

En conséquence, il serait bien plus exact de parler de l'histoire moderne comme de la formulation d'un deal, d'un marché, entre la science et une religion particulière : l'humanisme. La société moderne croit aux dogmes humanistes, et elle se sert de la science non pas pour remettre en question ces dogmes, mais pour les mettre en œuvre. Au XXI<sup>e</sup> siècle, les dogmes humanistes sont peu susceptibles d'être remplacés par des théories scientifiques pures. Toutefois, l'alliance de la science et de l'humanisme pourrait bien s'émietter et laisser place à un genre de deal bien différent entre la science et une nouvelle religion post-humaniste. Dans les deux prochains chapitres, nous essaierons de comprendre l'alliance moderne qui s'est conclue entre la science et l'humanisme. Notre troisième et dernière partie expliquera ensuite pourquoi cette alliance se désagrège et quel nouveau deal pourrait la remplacer.